

Le XXV^e anniversaire du Festival de Cannes

Léo Bonneville

Number 66, October 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

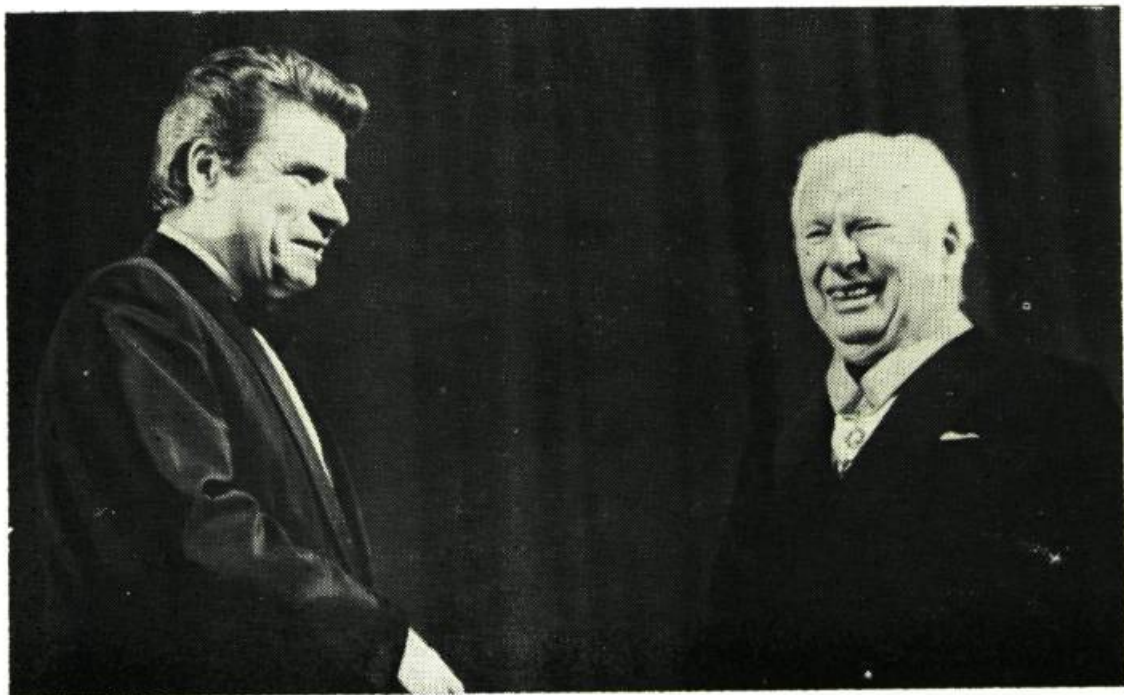
0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1971). Review of [Le XXV^e anniversaire du Festival de Cannes]. *Séquences*, (66), 8–14.



Charlie Chaplin recevant la Légion d'honneur des mains de M. Jacques Duhamel, Ministre des Affaires culturelles.

Le XXVe anniversaire du Festival de Cannes

Léo Bonneville

Ce fut un festival prestigieux. Et un palmarès éblouissant. Bien sûr, il faut reconnaître la faiblesse de certains films présentés en compétition mais dans l'ensemble la qualité était au rendez-vous. Il reste que les oeuvres retenues pour le palmarès constituent une couronne de films de haute valeur. Peut-être la plus belle de toute l'histoire du festival de Cannes.

De plus, à l'occasion du XXVe anniversaire du Festival de Cannes, une dizaine de metteurs en scène parmi les plus célèbres du monde ont reçu personnellement un diplôme d'honneur pour l'ensemble de leur oeuvre. Au cours de cette cérémonie, le moment le plus émouvant fut sans contredit la remise de la Légion d'honneur au plus grand des plus grands cinéastes vivants : Charlie Chaplin. Vivement ému, Charlot sut à peine balbutier quelques mots et esquisser quelques gestes venus du temps du muet pour remercier le Ministre des Affaires culturelles de cet honneur que lui conférait la France. Ouverture des plus brillantes.

Le drapeau canadien ne flottait pas sur le Palais du Festival

Malgré la présence tapageuse des Canadiens qui voulaient faire connaître leurs films, le Canada n'était pas représenté dans la compétition officielle. Aucun film n'avait été retenu par le Comité de sélection du festival. Pendant un certain temps, on avait répété, à Montréal, que le film de Claude Jutra — **Mon oncle Antoine** — allait représenter le Canada.⁽¹⁾ Puis non. Aucun film de chez nous. Cette absence ne manqua pas de me tracasser, d'autant plus que je voyais quatre films français inscrits au programme du festival. Et aucun portant les couleurs du Canada qui pourtant ne manque pas de films

comme les Cannois allaient l'apprendre. Donc cette absence me creusait l'esprit. Je décidai d'aller aux renseignements. Je profitai du cocktail offert aux journalistes, sur la terrasse du Palais, par le Ministre des Affaires culturelles, M. Jacques Duhamel, pour trouver une réponse satisfaisante. Je m'ouvris au Chargé des conférences de presse, M. Guy Allombert. Je lui posai la double question suivante : Comment se fait-il qu'aucun film canadien n'a été accepté pour la compétition alors que quatre films français figurent au programme officiel de la Grande Salle ? Je pense, répondit gentiment M. Allombert, qu'il faudrait poser cette question directement à Monsieur le Délégué général. Justement M. Favre Le Bret n'est pas loin d'ici. Bousculant un peu les Journalistes, nous atteignons M. Favre Le Bret. Je me fais connaître et lui pose directement ma double question. Je lui fais remarquer que certains films de chez nous valent bien certains films inscrits dans la compétition. M. Favre Le Bret est un homme distingué, sec, au regard hautain. Il me répond que, tout de même, les films retenus méritent vraiment de faire partie d'une compétition internationale. Voyez-vous, ajoute-t-il, deux conditions nous quident pour le choix des films. Il nous faut respecter à la fois le Festival et les pays Invités. Ainsi il y a des films qui ne font pas le poids dans une compétition internationale. De plus, affirme-t-il, il est préférable que certains films ne soient pas retenus afin de ne pas desservir les pays qu'ils représentent. Je réplique en disant : mais... Hélas ! on vient chercher Monsieur le Délégué général qui doit reconduire Monsieur le Ministre des Affaires culturelles. Ainsi je n'ai pu riposter en nommant nos films de qualité. Toutefois, la critique bien connu, M. Roger Régent, de la **Revue des Deux-Mondes**, se trouvait à nos côtés. Il enchaîne en disant : Si vous le permettez, je vais tâcher de vous donner les réponses que, sans doute, M. Favre Le Bret vous aurait fournies. Alors, justement, dis-je, qui fait ce choix qui me paraît assez arbitraire ? M. Régent de répondre : M. Favre Le Bret fait le tour du monde pour trouver les films pour "son" festival. Les films obtenus

(1) Dans *Les Nouvelles Littéraires* du 28 mai 1971, Jean-Loup Passek se demandait précisément : "Pourquoi l'extraordinaire *Mon oncle Antoine* du Canadien Claude Jutra n'a-t-il pu être apprécié que par une minorité de spectateurs ?"

sont présentés à un Comité de sélection qui détermine le choix. C'est alors que les films sont officiellement invités par M. le Délégué général lui-même. — Comment se fait-il alors que l'on a convié quatre films pour représenter la France? N'est-ce pas lui offrir des chances supplémentaires pour recueillir des récompenses? — Il ne faut pas voir les choses ainsi, reprend M. Régent. Sachez qu'il y a des films qu'un pays présente lui-même pour faire partie de la compétition; sachez aussi qu'il y a des films que le Festival de Cannes invite pour une question de prestige. C'est ainsi qu'on trouve quatre films français au programme dont trois inclus dans la compétition. (2)

Bref, il reste encore des réponses insatisfaisantes. De plus, on pourrait demander à ce Comité de sélection comment il peut déterminer qu'un film proposé par un Comité national va desservir le pays qui le délègue. C'est vraiment déconsidérer les personnes responsables des films proposés. Les Canadiens manqueraient-ils de goût à ce point?

Mais les Canadiens sont là!

Ce refus n'a pas empêché les Canadiens d'accourir nombreux à Cannes. Si on excepte les Français (évidemment), ils constituaient sans doute la délégation la plus forte. (3) Un peu trop même. On pourrait se demander: que faisaient tous ces Canadiens à Cannes? C'est vrai qu'il y a toujours la mer et les plages! Mais enfin les films ne manquaient pas au Festival. Plus de 275, a-t-on compté dont 29 venant du Canada. Après avoir placardé la petite ville de Cannes d'une affiche agressive: **Le cinéma canadien montre ses dents**, les représentants du Canada avaient loué la salle du cinéma **Vox** dans la rue

d'Antibes. Et pendant la durée du festival, les Cannois, munis de cartes généreusement distribuées, (4) purent regarder à loisir nos beaux et bons films. Plusieurs amis français m'ont affirmé que nous n'étions pas en retard sur les Danois! Enfin, nous voilà en heureuse compagnie! Quoi qu'il en soit, le cinéma canadien a été mis en évidence. Il paraît même que nos producteurs ont fait de bonnes affaires et que les co-productions sont prometteuses.

Mais ce sont **Les Mâles** qui nous ont vraiment fait honneur. Comment les ignorer ces chers mâles bien de chez nous quand les rues dirigeaient — grâce à des flèches bien tracées — les gens de Cannes vers le cinéma **Le Paris** (spécialement réservé, bichonné et décoré), quand des chandails blancs annonçaient que les vrais mâles étaient québécois (qui n'a pas son chandail?), quand un énorme camion surmonté d'une longue grue parcourait les rues pour prévenir la population tout entière de l'arrivée des (toujours les mêmes) mâles, quand les phares étaient brutalement orientés vers l'entrée du cinéma où les chers mâles allaient faire leur apparition? Mâles où êtes-vous? La foule qui bloquait, à minuit, la rue d'Antibes (car la séance se tenait au cœur de la nuit!) ne pouvait pas espérer entrer au **Paris**. Les invités, en tenue de soirée (ma chère!) montraient patte blanche. Ce fut un beau succès malgré quelques défaillances en cours de spectacle (de la part des invités!). O Mâles, pourquoi venez-vous si tard? Quoi qu'il en soit, ces milliers de dollars investis pour la publicité a fait connaître aux gens de Cannes ainsi qu'aux invités étrangers qu'il y a des mâles au Québec. Évidemment, plusieurs s'attendaient à voir un film drôlement érotique. C'est qu'ils connaissaient mal Gilles Carle. (5)

(2) Ajoutons qu'aucun film français n'a été inscrit au palmarès.

(3) C'est ainsi que le Bureau canadien à Cannes a publié une liste de 83 représentants canadiens. Et des noms ont été oubliés...

(4) Les laissez-passer permanents ont été annulés dès le début du festival, le Bureau de distribution ayant subi un raid mystérieux.

(5) La conférence de presse organisée par le Canada a été un échec. Elle s'est résumée à échanger un verre entre quelques Canadiens.

Si l'on risque d'établir le bilan de la présence canadienne à Cannes, il faut reconnaître un large déploiement de publicité. Il n'est pas sûr que tous les films canadiens présentés durant la durée du festival constituaient un choix heureux. Il est vrai que les producteurs peuvent présenter tout ce qu'ils désirent : ici la demande peut suivre l'offre. Mais l'effort (pour ne pas dire le battage) qui a été fait et l'argent dépensé (pour ne pas dire gaspillé) l'ont-ils été avec discernement ? Nous sommes bien d'Amérique mais nous ne sommes pas l'Amérique. Le Canada a montré des dents longues. Mais ont-elles vraiment mordu ? Il faut l'espérer.

* * *

Plutôt que de présenter une revue sommaire de tous les films inscrits dans la compétition, nous préférons nous attarder cette fois sur deux films qui ont indiscutablement dominé le Festival de Cannes : **Mort à Venise** et

The Go-Between (Le Messenger). Le premier a reçu le Grand Prix du XXVe anniversaire du Festival de Cannes et le second le Grand Prix international de Cannes. L'un et l'autre sont de purs chefs-d'oeuvre.

MORT A VENISE

*Celui qui a contemplé la Beauté
est déjà prédestiné à la mort.*
Platon

Que celui qui est insensible à la Beauté et indifférent à la Mort n'entre pas ici. Car ce film n'est pas un film d'action, c'est un film de passion. Un homme souffre parce qu'un jour il a entrevu la Beauté qu'il ne peut plus oublier. Elle est là maintenant inscrite dans son coeur sous la forme séduisante du jeune Tazio.

Gustav Aschenbach a cinquante ans. Musicien déprimé, il a quitté l'Allemagne pour Venise. C'est ici qu'il espère refaire ses for-



ces et retrouver son équilibre. Au contraire, tout va concourir à le fasciner et à le soustraire à la terrible réalité.

Luchino Visconti a construit son film sur le temps des regards. Car dès la première rencontre entre Tazio et Aschenbach, nous savons que les rapports sont établis. Rapports étranges puisque les deux personnages ne se parleront même pas. Jamais. Il y a bien une tentative hasardeuse, nerveuse d'Aschenbach de toucher Tazio mais heureusement ratée. On peut se demander si le garçon est conscient de l'attention que lui porte Aschenbach. Toujours est-il qu'il n'est pas ignorant des regards tournés vers lui. Il faut voir comment Tazio s'éloigne hautainement d'Aschenbach. Chaque fois, il semble le narguer intérieurement. Jeu bizarre du chat et de la souris.

Il faut avouer qu'Aschenbach est littéralement fasciné par cet ange de beauté. Il n'a d'attention que pour lui. Il ne se maîtrise plus. Il devient irritable facilement. Doit-il quitter Venise ? Il est tout heureux d'apprendre que son départ est raté. Il s'empresse de revenir au Lido. Le voici assis à une table en train d'écouter des chanteurs un peu vulgaires tandis que Tazio se tient face à lui, appuyé sur le garde-fou. Puis c'est la randonnée dans la ville. Aschenbach suit l'adolescent, retarde sa marche selon les caprices de Tazio, évite d'être vu tout en ne le perdant pas des yeux. Malheureux Aschenbach obsédé et impatient. Il ne se rend pas compte que la peste a envahi la ville. Pourtant, il est allé aux sources. On l'a renseigné discrètement. L'idole qui bouleverse son cœur l'attache encore au Lido. C'est là qu'il viendra mourir.

Les images d'une rare beauté articulent ce film en une lenteur solennelle. Chaque image, en fait, traduit un souci de perfection qui enchante les yeux. La haute culture artistique de Visconti nous renvoie avec bonheur à des tableaux de Boudin, de Renoir, de Guardi... L'auteur parvient ainsi à créer une atmosphère vaporeuse qui révèle

une Venise toute moitée. De plus, jamais la musique de Gustav Mahler n'a été employée avec plus d'à propos. Ce leitmotiv contient pour ainsi dire tout le drame intérieur d'Aschenbach. Quant au récit emprunté à l'oeuvre de Thomas Mann, Visconti a converti l'homme de lettres en musicien. Et Aschenbach rappelle Gustav Mahler qui avait directement inspiré Thomas Mann pour son récit **Mort à Venise**.

Le film repose presque entièrement sur la présence à l'écran de Dirk Bogardo et de Bjorn Andresen. Le premier suit une courbe descendante. Homme épuisé, il se laissera emporter par un mal que sa volonté atteinte ne parviendra pas à endiguer. Vieilli prématurément, il tentera, mais en vain, de se rajeunir. Cette vanité tardive ne servira qu'à le rendre plus lamentable devant le jeune Tazio. Ce dernier ne fait que passer devant Aschenbach. Et cela suffit pour susciter des émois douloureux. Bjorn Andresen ne dit jamais un mot : il est là avec sa tête raphaëlique, sa chevelure épanouie, son visage ovale, ses yeux céruléens, son sourire angélique et sa grâce souveraine. Face à cette beauté toute fraîche. Aschenbach apparaît comme un pauvre solitaire ridicule et pitoyable. Dans Venise atteinte par le choléra, il est devenu trop fragile, trop vulnérable pour résister au mal qui va l'emporter. Le Lido sera la plage de son dernier repos. La beauté, un jour découverte, l'a réellement voué à la mort.

Evidemment certains parleront de tendances anormales, de vices honteux, mais c'est vraiment méconnaître le niveau où se situe ce film magnifique qui est une illustration éclatante de la suprême ivresse. Donnant la parole à Thomas Mann, n'est il pas vrai que "pour nous rendre visible l'immatériel, le dieu se plaît à employer la forme et la couleur de l'adolescence, qu'il pare, pour en faire un instrument du souvenir, de tout le rayonnement de la beauté, et il nous arrive ainsi, en la regardant, de nous enflammer d'un douloureux espoir." Le dieu ici s'appelle Luchino Visconti.

THE GO-BETWEEN (Le Messenger)

*Le Passé est un pays étranger
où l'on agit tout autrement...*
L. P. Hartley

Si le film de Luchino Visconti nous entraîne vers les rivages de la beauté, c'est à la recherche de la pureté que nous convie Joseph Losey. Tous deux nous renvoient au passé, aux abords de 1900. Tous deux nous présentent deux enfants beaux et purs. Si Tazio attire et séduit par sa beauté, Leo, en toute innocence, devient malgré lui le "messenger" de l'amour.

Et cela se passe évidemment en Angleterre. Dans cette Angleterre assez figée, corsetée, bien drapée dans ses costumes de l'époque, donc éminemment puritaine. Et voici un petit garçon du nom de Leo qui vient passer les vacances à Branchem Hall, dans le Norfolk. C'est là, durant trois semaines, que va se jouer une petite comédie de mœurs qui affectera pour toujours sa fraîche sensibilité.

Cet enfant va avoir 13 ans. Il passe pour un magicien qui jette des "sorts terrifiants." Déjà deux garçons sont tombés d'un toit



après avoir été ensorcelés... Toutefois Leo devient l'amî de Marian. Et aussi du voisin Ted. Et, tout simplement, l'un et l'autre le prennent pour leur messenger discret. Car Leo ignore tout du contenu des lettres des deux amants. De plus, il est tenu au plus grand secret. Pour ses services, Leo demande à Ted de lui révéler les mystères de l'amour. Mais Ted est si maladroit pour s'exprimer que Leo n'insiste pas. Un jour de pluie, Mme Maudsley, ayant découvert le "messenger", entraîne ce dernier vers le lieu de rendez-vous où tous deux entrevoient les deux amants enlacés.

Ce récit semble assez banal. Et pourtant le film est un pur chef-d'oeuvre. Tiré d'un roman de Leslie Poles Hartley écrit en 1953, il a été adapté pour le cinéma par Harold Pinter qu'on trouve également au générique des récents films de Joseph Losey, *The Servant* (1964) et *Accident* (1967).

Ici aussi compte avant tout l'atmosphère que crée l'auteur pour faire évoluer son jeune personnage. Car, on le devine, ce ne sont pas les actions d'éclat qui animent ce film. Ce sont particulièrement les réactions de cet enfant qui cherche à comprendre ce qui se passe chez ses hôtes. Monde de l'enfance, bien sûr, monde incertain, délicat, fragile. Grâce originelle et découverte surprenante. L'enfant joue dans tous ses actes. C'est de là que vient son innocence car il ne discerne nullement les conséquences des gestes qu'on lui fait poser. Le voici donc courant de la ferme au château et du château à la ferme. Tout est rapporté par l'auteur dans un mouvement régulier, sans précipitation. L'enfant devient le facteur et le jouet de deux grandes personnes. Mais sensible comme tout enfant, il n'est pas sans se rendre compte finalement qu'il a été pris dans un engrenage dont il ne soupçonnait pas la portée. Voilà donc dénoncé l'abus des grandes personnes utilisant sans conscience un enfant à des fins inavouables. On soupçonne tout ce qui a pu se passer dans la petite tête de ce gamin qui, intelligent, n'est pas sans s'interroger, sans s'inquiéter même.

L'avenir le prouvera cruellement. Et Losey a ce don souverain de dire avec une finesse, un raccourci qui donnent une puissance évocatrice à ses images. Et surtout il a cette autorité incontestable pour plier le temps sans le distordre, pour l'assimiler dans une vie qui est sur son déclin mais dont la faible trajectoire dit amplement le choc douloureux de cet été flamboyant. Car c'est par le souvenir que Leo Colson revoit le temps de son enfance. Un souvenir toujours vivant qu'il est venu ressusciter par un (autre) jour de pluie à travers le pare-brise de sa voiture. Messenger de toujours. Cinquante ans après, Marian aura un autre message à lui confier. Son petit-fils hésite à se marier. Et Marian voudrait que Leo courût le prévenir qu'il n'y a pas "d'autre malédiction qu'un coeur sans amour." Mais Leo Colson, messenger exploité, peut-il comprendre, devenu un pauvre homme chez qui tout jeune on a détruit la puissance de l'amour? Non, il ne joue plus au "messenger".

C'est donc à l'enfance saccagée que Losey consacre son dernier film. Une enfance qui aurait pu être "ouverte" et s'épanouir dans une maturité normale. Les grandes personnes ne calculent vraiment pas tout le mal qu'elles peuvent causer dans l'âme des enfants. Film magnifique, rayonnant de beauté, sans aucune bavure, d'une perfection éblouissante. Trop beau peut-être car il laisse le spectateur aux prises avec ses propres phantasmes, le renvoyant indubitablement au temps de son enfance...

* * *

N'est-il pas significatif que ces deux Grands Prix qui ont fait l'unanimité de la critique — même si le film de Visconti sent davantage la touche de l'esthète — vont à deux vieux routiers pour qui le cinéma est plus que de la propagande, plus que des expériences, plus que de l'improvisation, plus que du verbiage, en un mot, de l'art? Comment devant ces deux oeuvres ne pas rapporter le mot sublime de Dostoïevsky: "La beauté sauvera le monde". Du moins, nous le souhaitons, le cinéma.